

Prologue

Il y a du sang partout. Je n'ai jamais vu autant de sang. Il imbibe le tapis crème, s'infiltré dans le parquet autour, mouchette les pieds en chêne de la table basse. Des gouttes ovales parfaites ont même atteint le cuir pâle de l'assise du canapé, et de larges ruisseaux dégoulinent le long du mur en albâtre.

C'est sans fin. Si je cherche bien, est-ce que je vais aussi trouver des taches de sang sur la voiture au garage ? Sur les brins d'herbe de la pelouse ? Dans le supermarché à l'autre bout de la ville ?

Mais le pire de tout, c'est que j'en ai partout sur les mains.

Quel bazar ! Malgré le peu de temps dont je dispose, ça me démange de tout laver. Quand il y a une tache, surtout sur la moquette, on m'a appris qu'il fallait la nettoyer rapidement, avant qu'elle ne s'incruste. Une fois sèche, la tache devient impossible à enlever. Malheureusement, j'aurai beau frotter, ça ne changera rien pour le cadavre qui gît au beau milieu de cette mare de sang.

J'évalue la situation. D'accord, c'est grave. Mes empreintes digitales dans la maison, ça, on s'y attend, mais le vermillon incrusté sous mes ongles et dans les sillons de mes paumes, ce sera moins facile à expliquer. Quant à la tache qui s'assombrit sur le devant de mon chemisier, ce n'est pas non plus le genre de chose que je peux négliger. Je suis dans un sacré pétrin.

Enfin, si quelqu'un m'attrape.

J'inspecte mes mains, pesant le pour et le contre : laver le sang ou me tirer d'ici vite fait ? Si je me lave les mains, je perdrai de précieuses secondes pendant lesquelles je pourrais me faire prendre. Si je pars immédiatement, je vais sortir avec du sang partout et en barbouiller tout ce que je toucherai.

Et puis la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Le carillon résonne dans toute la maison : je me fige, n'osant même plus respirer.

— Ohé ? lance une voix familière.

S'il te plaît, pars. S'il te plaît.

La maison est silencieuse. Le visiteur à la porte va comprendre qu'il n'y a personne et décidera de revenir une autre fois. Il le faut. Autrement, je suis finie.

Ça sonne de nouveau.

Va-t'en. S'il te plaît, va-t'en.

Je ne suis pas du genre à prier, mais à ce stade, je suis prête à me mettre à genoux. Enfin, je le ferais si je ne risquais pas de me mettre du sang plein les genoux.

Le visiteur a dû conclure qu'il n'y avait personne à la maison. Personne ne sonne jamais plus de deux fois chez quelqu'un. Pourtant, juste au moment où je commence à penser avoir échappé au danger, la poignée de la porte remue. Puis elle commence à tourner.

Oh, non ! La porte n'est pas fermée à clé. Dans cinq secondes environ, la personne qui frappe sera à l'intérieur. Elle entrera dans le salon. Puis elle verra...

Ça.

Je n'ai plus le choix. Je dois m'enfuir *illico*. Je n'ai pas le temps de me laver les mains. Pas le temps de m'inquiéter des traces de pas sanglantes que je pourrais laisser derrière moi. Je dois me tailler d'ici.

J'espère seulement que personne ne remontera jusqu'à moi.

**PREMIÈRE
PARTIE**

Millie

J'adore cette maison.
J'aime tout dans cette maison. La cour de devant, immense, et le jardin à l'arrière, encore plus immense (même si les deux sont couverts d'une pelouse qui tend dangereusement vers le marron). J'aime le salon, si grand que des tas de meubles y trouvent leur place au lieu d'un seul petit canapé et d'un téléviseur. J'aime les baies vitrées qui ouvrent sur le quartier, dont j'ai lu récemment dans un magazine qu'il était situé dans l'une des meilleures villes où élever un enfant.

Et surtout, j'aime qu'elle soit à moi. Le 14 Locust Street m'appartient. Oui, bon, d'accord, trente ans de remboursements bancaires et il sera vraiment à moi. En laissant courir mes doigts sur le mur de notre nouveau salon, je ne peux m'empêcher de penser à la chance que j'ai, puis d'approcher mon visage pour admirer le papier peint à fleurs fraîchement posé.

— Maman embrasse encore la maison ! couine une voix derrière moi.

Je m'écarte aussitôt du mur, même si ce n'est pas comme si mon fils de neuf ans m'avait surprise avec un amant secret. Je n'ai pas honte de mon amour pour cette maison.

Je voudrais le crier au monde entier. (Nous avons un toit-terrasse extraordinaire. *J'adore cette maison !*)

— Tu ne devrais pas être en train de déballer tes affaires ?
je lui lance.

Les cartons et les meubles de Nico ont tous été déposés dans sa chambre, il est donc censé les déballer, au lieu de quoi il lance et relance une balle de baseball contre le mur – mon beau mur tapissé de fleurs – et la rattrape. Nous vivons dans cette maison depuis moins de cinq minutes et il est déjà déterminé à la détruire. Je peux le voir dans ses yeux marron foncé.

Ce n'est pas que je n'aime pas mon fils par-dessus tout. Placée dans l'une de ces situations hypothétiques où je devrais choisir entre la vie de Nico et la maison, bien sûr que je choisirais Nico. Sans l'ombre d'un doute.

Je dis simplement que s'il fait quoi que ce soit qui nuise à cette maison, il sera privé de sortie jusqu'à ce qu'il soit en âge de se raser.

— Je déballerai mes affaires demain, réplique-t-il.

Sa philosophie de vie revient, de manière générale, à tout remettre au lendemain.

— Ou maintenant ? je suggère.

Nico lance la balle en l'air, où elle effleure le plafond. À peine. Si nous avons quoi que ce soit de précieux dans cette demeure, je serais en train de faire une crise cardiaque.

— Plus tard, insiste-t-il.

Comprenez : jamais.

Je jette un coup d'œil dans la cage d'escalier. Oui, nous avons un escalier ! Un véritable escalier. Alors, certes, il grince à chaque marche, et si on met tout son poids sur la rampe, il y a une chance pour qu'elle se descelle. Mais nous avons un escalier qui mène à un autre étage, le premier étage de la maison.

C'est à ça qu'on voit que j'ai vécu bien trop longtemps à New York. J'ai hésité à revenir à Long Island après ce qui s'est passé la dernière fois que j'y ai vécu, mais ça remonte à près de vingt ans, donc ça date sacrément.

— Ada ? je lance vers le haut de l'escalier. Ada, tu peux venir ?

Quelques instants plus tard, l'épaisse chevelure noire ondulée de ma fille de onze ans apparaît dans la cage d'escalier et ses yeux sombres, très sombres me regardent fixement. Ils sont de la même couleur que ceux de Nico, un leg de leur père. Contrairement à son frère, Ada a bien évidemment déjà déballé ses affaires. Elle est le genre d'enfant à ne rapporter que des A de l'école, le genre qui fait ses devoirs sans qu'on le lui dise, une semaine avant la date prévue.

— Ada, tu as bientôt fini de déballer tes cartons ?

— À peu près.

Et voilà.

— Tu penses que tu pourrais aider Nico avec les siens ?

Ada acquiesce sans hésiter.

— Bien sûr. Viens, Nico.

Mon cadet voit immédiatement dans la proposition l'occasion inespérée de faire faire la majeure partie du travail à sa sœur.

— D'accord ! accepte-t-il joyeusement.

Et comme ça, il cesse enfin de me terroriser avec sa balle de baseball et monte les marches deux à deux pour rejoindre Ada dans sa chambre. Je m'apprête à recommander à ma fille de ne pas faire tout le travail à la place de son frère, mais c'est peine perdue. À l'heure qu'il est, j'ai moi-même une soixantaine de cartons qui m'attendent. Du moment que le travail est fait, ça me va.

Nous avons eu beaucoup de chance d'obtenir cette maison. Nous avons perdu une demi-douzaine d'enchères dans des

quartiers qui n'étaient même pas aussi charmants que celui-ci. Je ne pensais pas que nous avions la moindre chance de l'emporter sur cet ancien corps de ferme si pittoresque dans une ville où les écoles publiques sont aussi cotées. J'ai presque pleuré de joie lorsque notre agent immobilier m'a appelée pour m'annoncer que la maison était à nous. À dix pour cent moins cher que le prix demandé !

L'univers a dû décider que nous méritions un peu de chance.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, au camion de déménagement garé dans la rue devant la maison. Nous vivons dans un petit cul-de-sac avec deux autres maisons, et en face, je distingue la silhouette d'une personne à sa fenêtre. Nos nouveaux voisins, je suppose. J'espère qu'ils sont sympathiques.

Un claquement sourd retentit à l'intérieur du camion et je vais aussitôt ouvrir la porte d'entrée pour voir ce qui se passe. Je sors juste au moment où mon mari s'extirpe du camion avec l'un de ses amis qui a accepté de nous aider pour le déménagement. Je voulais engager une entreprise, mais il a insisté : il réussirait à se débrouiller avec l'aide de ses amis. Et je dois admettre que nous devons surveiller nos dépenses au centime près, si nous voulons rembourser notre emprunt. Même à dix pour cent de moins que le prix demandé, la maison de nos rêves n'était pas bon marché.

T-shirt collé à son torse par la sueur, mon mari transporte une moitié du canapé de notre salon. Je grimace, parce que la quarantaine venue, la dernière chose dont il a besoin, c'est de se bloquer le dos. Je lui ai fait part de cette inquiétude lorsque nous organisons le déménagement, et il a réagi comme si c'était la remarque la plus ridicule qu'il ait jamais entendue. Pourtant, moi, je me bloque le dos toutes les deux semaines. Et pas en soulevant un canapé. Plutôt en éternuant.

— Enzo, fais attention, s'il te plaît.

Il lève les yeux vers moi et, quand il sourit, je fonds. Est-ce que c'est normal ? Est-ce que d'autres femmes mariées au même homme depuis plus de onze ans ont encore parfois les genoux qui flageolent en le regardant ?

Non ? Que moi ?

Bon, enfin, ce n'est pas *tout le temps*, hein. N'empêche, il m'attire toujours autant. Et le fait qu'il devienne plus sexy chaque année – ne me demandez pas comment c'est possible, pendant que moi, je prends juste un an de plus – n'est pas pour me déplaire.

— Je fais attention, insiste-t-il. En plus, ce canapé, il est tout léger ! Il pèse presque rien.

Remarque qui lui vaut un coup d'œil exaspéré de la part du gars qui porte l'autre bout du canapé « tout léger ». Il faut reconnaître que ce n'est effectivement pas un meuble de style massif. Nous l'avons acheté chez Ikea, ce qui est déjà un progrès par rapport au canapé précédent, que nous avons récupéré sur le trottoir. Enzo avait une théorie selon laquelle tous les meilleurs meubles atterrissaient sur le trottoir devant notre appartement.

Nous avons un peu évolué depuis. Je l'espère.

Alors qu'Enzo et son ami rentrent le canapé dans notre belle maison, je lève de nouveau les yeux vers celle d'en face. Le 13 Locust Street. Il y a encore quelqu'un qui m'observe par la fenêtre. L'intérieur de la bâtisse est plongé dans l'obscurité, je ne vois donc pas grand-chose, mais cette silhouette est toujours à la fenêtre.

Quelqu'un nous surveille.

Rien d'inquiétant à ça, cependant. Les habitants de cette maison sont nos nouveaux voisins, et je suis sûre qu'ils sont curieux de savoir qui nous sommes. Chaque fois que je voyais un camion de déménagement devant notre immeuble, je me plantais devant la fenêtre pour voir qui

emménageait, et Enzo riait en me disant d'arrêter d'espionner et d'aller plutôt me présenter.

C'est la différence entre lui et moi.

Ce n'est pas la seule différence.

Désireuse de changer mes habitudes et de me montrer plus liante, à l'instar de mon mari, je lève une main pour saluer la silhouette. Autant faire connaissance avec mon nouveau voisin du 13 Locust Street.

Sauf que la personne à la fenêtre ne répond pas à mon signe de la main. Non, les persiennes se ferment brusquement et la silhouette disparaît.

Bienvenue dans le quartier.